

Année 2020 : alerte au Covid-19, un ennemi invisible qui fait peur à l'humanité.

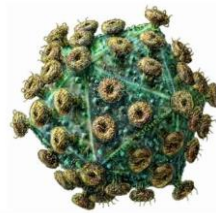
Pour diminuer ses ravages, en attendant de trouver un traitement
et un vaccin, la seule réponse proposée est d'**éviter** au maximum
les **contaminations**.

Années 1692 – 1782 : quels dangers dans nos campagnes?

Les loups ? La famine ? Les maladies ?
Qu'est-ce qui tuait le plus ?
Comment se protégeait-on ?



Quelques éléments de réponse tirés des archives...





Parlons des méchantes bêtes en premier. Soyons clairs : au 17^e siècle, les loups n'étaient plus aussi nombreux qu'à la fin du moyen âge. Il est vrai qu'au début des années 1400, quand le châtelain de Pouilly a enregistré dans ses comptes les résultats des chasses entreprises près de chez lui, il y avait du monde sous les feuillées :

« ...Item par ledit Pierre Basin ou boys de la Respe empres Chasteillenot le mardi avant l'apparicion messire 1402 deux loups et une loupve. Item le dimenche avant la saint Anthoinne lan que dessus par ledit Pierre ou boys de la Rainvalle une loupve. Item le mardi après la dicte feste ou boys de la Respes une loupve... »

Pas étonnant qu'on ait demandé aux enfants d'alors de faire attention quand ils traversaient les bois pour aller voir leur grand-mère ! Les petites filles au chaperon rouge prenaient-elles vraiment des risques en s'éloignant du village ?

Les preuves abondent pour attester que ce sont bien les petits pâtres gardant les bestiaux en bordure des forêts et les grands-mères allant laver leur linge à la rivière qui étaient les cibles privilégiées des loups quand ceux-ci avaient abandonné l'espoir de trouver sur place un lapin, un veau ou un chevreuil. Le loup sait très bien repérer un adulte capable de se défendre ; il ne l'attaque généralement que quand il est enragé. Donc, priorité aux plus faibles ! En face, côté homme, la stratégie principale de lutte contre le loup se concentrait, elle, sur la défense des bergeries isolées. Le mouton attire le loup ; il servait donc d'appât pour le faire tomber dans une « louère », une fosse aux loups, creusée en travers du sentier d'accès. Ensuite on se servait de la fourche pour finir le travail.

De temps en temps, une fine équipe de quadrupèdes montrait un peu trop de hardiesse. Au début des années 1600, au bon temps du roi Henry, l'une de ces bandes de dégourdis opéra depuis la forêt de Bouhey. Elle dévora d'abord une femme sur le gué du moulin, en bas du village, puis deux hommes dont elle ne laissa, pour l'enterrement, qu'une portion minime au curé. Ces agressions étaient choquantes, mais rares et elles le devinrent de plus en plus jusqu'à la disparition de la bête à la fin du 19^e siècle. Aujourd'hui, le loup revient habiter nos campagnes. Il se remet au mouton au grand dam des éleveurs. Comme autrefois. A quand le tour des grands-mères ?

Pas de panique ! Désormais les personnes âgées ne vivent plus isolées au fond des bois et on n'en est pas encore à voir les loups rôder aux portes des EHPAD, établissements d'ailleurs fermés pour le moment aux visiteurs. Et puis, comme on a mis les grands-mères au régime, les petites filles n'y viennent plus avec la galette et le pot de beurre. De ce côté-là, la situation semble maîtrisée. Quant aux loups, est-ce bien leurs grandes dents qu'il faut redouter. Car figurez-vous, en Chine, on mange du loup ! Est-ce que les loups mangent les chauves-souris ?



Et nous, qu'est-ce qu'on mange ce soir ?

Il était une fois un bûcheron et une bûcheronne qui avaient sept enfants, tous garçons; l'aîné n'avait que dix ans, et le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps ; **mais c'est que sa femme allait vite en besogne**, et n'en avait pas moins de deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, et leurs sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat et ne disait mot : prenant pour bêtise ce qui était une marque de la bonté de son esprit. Il était fort petit, et, quand il vint au monde, il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit qu'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était **le souffre-douleur de la maison**, et on lui donnait toujours tort. Cependant il était le plus fin et le plus avisé de tous ses frères, et, s'il parlait peu, il écoutait beaucoup

Ainsi commence « **Le petit Poucet** » dans le recueil des « Histoires ou contes du temps passé » publié par Charles Perrault à la fin du 17^e siècle. Vous aurez sans doute remarqué la fréquente disparition du passage sur la femme qui « **allait vite en besogne** » dans les versions modernes. Pas très politiquement correct, n'est-il pas ! Perrault est le compilateur de contes véhiculés oralement depuis très longtemps, mais il ne manque pas d'y faire voir les préoccupations de son temps : les enfants qui viennent trop vite (à cause des femmes, bien sûr) et qui ne travaillent pas assez tôt (surtout les handicapés). On y trouve même des échos de sa propre situation familiale : saviez-vous que Charles Perrault était le petit dernier d'une fratrie de sept ?

Mais le « Petit Poucet », publié en **1697**, est d'abord une référence aux jours difficiles que connaissaient les compatriotes de Perrault. Pour beaucoup d'entre eux la question était posée périodiquement : comment allait-on échapper à la prochaine **famine ?**



Il vint **une année très fâcheuse**, et la famine fut si grande que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants.

Un soir que ces enfants étaient couchés, et que le bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur :

" Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants; je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, et je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car, tandis qu'ils s'amuseront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voient.

- Ah! s'écria la bûcheronne, pourrais-tu toi-même **mener perdre tes enfants ?** "

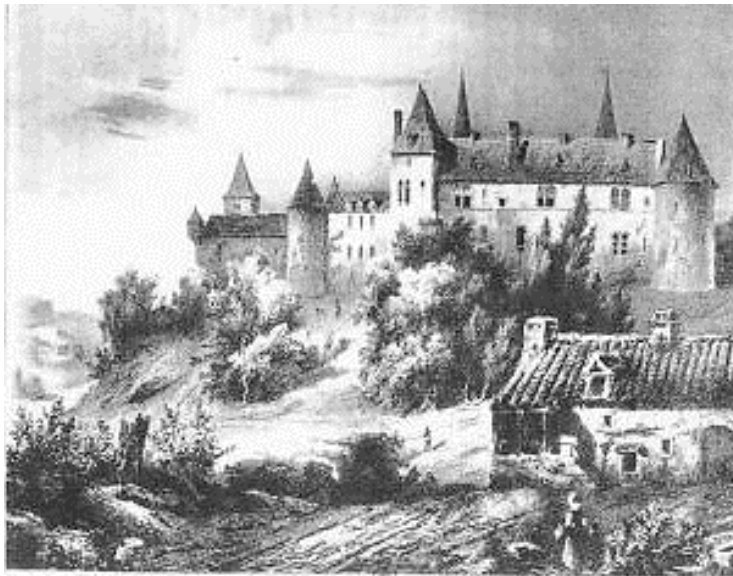
Perdre les enfants dans les bois peut sembler une option crédible à la campagne. La nature sauvage a les moyens de les recycler rapidement ; voyez comment la petite troupe disparaît dans le noir sur l'illustration ci-contre. Oui, mais on est dans un conte ; c'est donc l'ogre qui s'y colle. Et le petit handicapé malingre se révèle plus finaud qu'on le croyait ; il berne ce gros lourdaud à plusieurs reprises et, ensuite, va chercher l'argent où il est : chez les riches. C'est là qu'on a le plus de chances de survivre aux années fâcheuses, hier comme aujourd'hui.

Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir; elle était pauvre, mais elle était leur mère. Cependant, ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, et alla se coucher en pleurant. Le petit Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu, de dedans son lit, qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement et s'était glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher et ne dormit point du reste de la nuit, *songeant à ce qu'il avait à faire*.

Poucet est celui qui sait écouter, analyser, anticiper. Il n'a pas une confiance aveugle dans les autorités, ne compte que sur lui-même : pendant que ses frères dorment, il espionne ses parents. A partir des informations reçues, il s'adapte et élabore des stratégies pour ne pas être pris de court ; lui, il aurait vite trouvé un truc pour fabriquer des masques et des gants en quantité afin de protéger sa famille.

Jouons au Petit Poucet ; suivons son exemple ; écoutons ce que nous disent les contes, la sagesse populaire ; analysons aussi les comptes du passé, les statistiques anciennes et les remarques des contemporains. Et voyons si cela peut être mis en parallèle avec la situation actuelle.

Alors, la famine, combien de morts ? Par exemple à Thoisy.

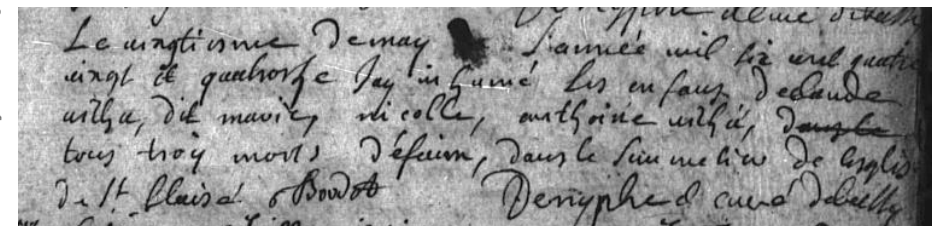


Le château de Thoisy a appartenu, au temps de Louis 14, à la famille Legoux de la Berchère. D'où ce nom qui est resté au village : Thoisy-la-Berchère. En 1697, quelqu'un du lieu a-t-il eu entre les mains un exemplaire des contes de Perrault ? Pas sûr ! Mais la famine, tous l'ont bien connue. Les pires années remontaient seulement à 3 ans en arrière : 1693 et 1694. Années pourries, étés humides, mauvaises récoltes, les prix qui s'envolent, les pauvres qui mendient, la maladie, les enfants qui meurent. Pendant 4 ans, de 1691 à 1694, le nombre des morts a dépassé celui des naissances (voir page suivante). Ce fut probablement le cas dans tous les villages de l'Auxois et du Morvan. Nous devons utiliser cet adverbe « probablement » du fait que très peu des registres paroissiaux qui nous sont parvenus contiennent des données sur ces années, ou alors leurs notations sont très incomplètes. Comme si l'encre et le papier étaient devenus aussi rares que la farine. Ou bien comme si on voulait cacher quelque chose ?

De ce que nous entrevoyons cependant, il n'y eut manifestement pas d'hécatombe. Pas à Thoisy en tout cas : une petite soixantaine de décès pour 36 baptêmes en 1694, la pire année. Pour une population qui devait approcher le millier d'habitants, ce n'était pas réhhibitoire. Et le rattrapage fut rapide : 54 naissances pour 10 décès en 1698 !

Ce qui a choqué et ensuite est resté dans la mémoire collective, c'est la vision de cadavres ambulants lancés à la recherche de quelques herbes ou de racines pour tenir debout encore quelques jours, quelques heures. C'est la quête éperdue des aumônes que quelques riches et surtout les collectivités religieuses distribuaient. Encore fallait-il éviter de se faire piétiner à l'une de ces distributions ! Le 10 juin 1694, une foule considérable s'entassa dans l'église de La Roche-en-Brenil. Les plus forts marchèrent sur les plus faibles : on en retira 11 personnes mortes étouffées. Huit d'entre elles étaient des adolescents âgés de 10 à 16 ans, venus des villages alentour. Heureusement que les mères n'étaient pas venus avec leurs bébés !

Ce n'est pas dans les bois, qu'on retrouvait les enfants abandonnés. Il n'y avait plus rien à manger dans les bois. C'était le long des routes que les mineurs, accompagnés ou non, erraient. Ou alors, ils mouraient dans leur lit, comme à Bussy-la-Pesle.

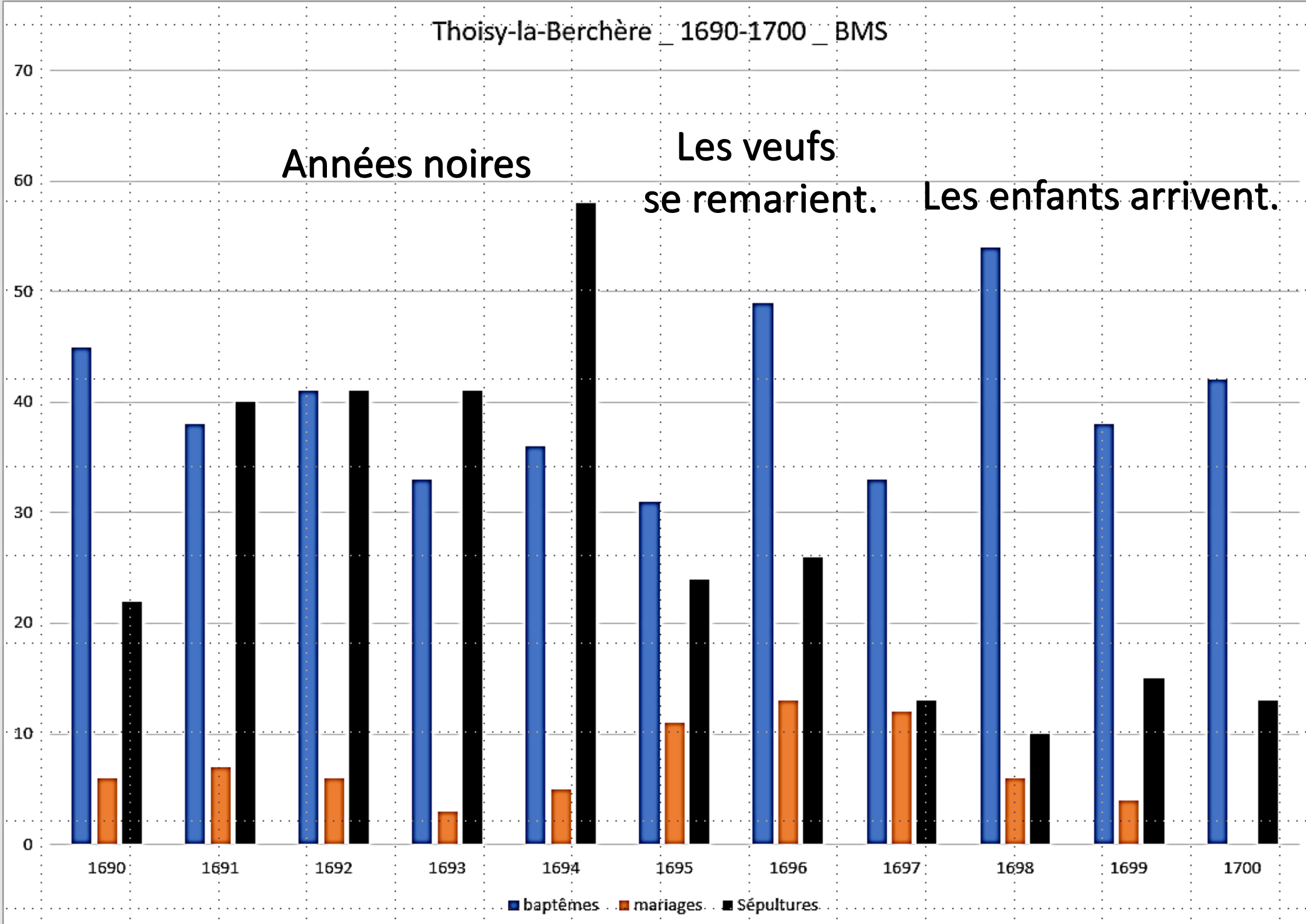


Le vingtiesme de may l'année mil six cent quatre vingt et quatorze jay inhumé les enfant de claude vithu dit marie, nicolle, anthoine vithu tous trois morts de faim dans le simmetier de lesglise de saint blaise
derey prebstre curé de bussy

Années noires

Les veufs
se remarient.

Les enfants arrivent.



Et le froid du grand hiver ?

Il a remarquer que cette année mil sept cent et neuf
froid et de prodige souvenir, Il a été un hiver si rude et
froid si violent, qu'il de mémoire on en a vu jamais vu du passé
même entendu parler. Ce froid extrême se prit et commença
le premier de Janvier entre huit et neuf heures du matin, et
se discontinua jusqu'au vingtroisième du même mois
suivamment. Il se prit sur et immédiatement après une grande
neige. Le vingt quatrième vint un dégel qui dura environ
vingt jours, après lequel le froid se reprit aussi fort comme qu'
paravant le cinquième fevrier suivant et dura près de
vingt jours. De sorte que tous les bleds, les vignes, les prés, les
noyers furent gelés tous sans réserve; Ce qui causa dans
l'Europe une famine générale, pendant laquelle le prix
du froment alla jusques à six livres dix sols le boisseau mesure
parisienne. Celui de l'orge à quatre livres. Et celui de l'avoine
à trois livres. Et en fin le vin devint hors de prix. Mais
qui doit être en cela de plus admirable soit que à malheur
tout d'un coup après plusieurs années abondantes
jamais on n'avoit vu les denrées et tous chers et si
chers. Aussi Dieu pour punir les hommes du mauvais
usage qu'ils faisoient de ses dons, par leur débauches Il leur
envoya avec une guerre longue et effroyable cette famine
si égale, Et plaisir au seigneur qu'on ne voyoit chose pacille
l'avenir. *Philippe*
curé de Saffres

Le 6 janvier 1709, le curé de Saffres se leva de bonne heure et mit son chat dehors. C'était comme ça tous les matins. Le minet allait faire son petit tour près de l'église et revenait s'installer sur le rebord d'une fenêtre. Vers 9 heures, le chat parut brusquement agité. « T'veux don d'jà r'veni ! » dit le curé en ouvrant la porte. Le chat fila à l'intérieur et derrière lui un souffle d'air glacial envahit la pièce.

Le curé referma la porte après avoir entendu les sifflements de la bise qui courait dans les rues et les bruits des voisins qui calfeutraient les ouvertures avec des planches, du foin, de la vieille toile. Le grand hiver commençait avec une brutalité inconnue jusqu'alors. : en quelques heures une descente d'air polaire submergea le pays ; les températures avoisinèrent les moins 20 degrés au nord comme au sud, jusqu'à Marseille et Montpellier.

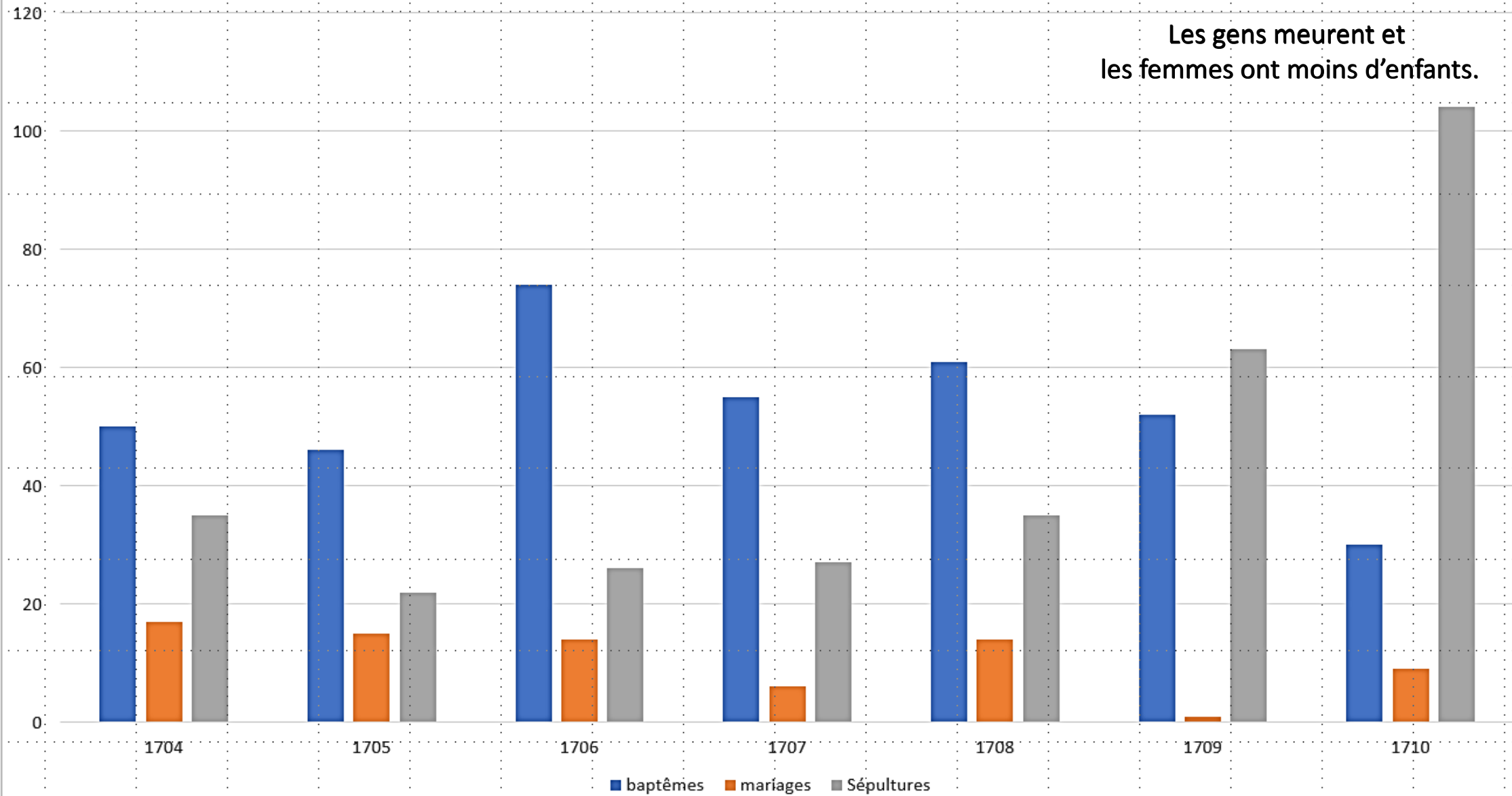
Cette première vague de froid fut suivie d'une autre en février. Les gens de Saffres et d'ailleurs n'allaient pas se laisser impressionner par la bise, même glaciale. Ils imitèrent les oignons, revêtirent deux couches de vieilles hardes au lieu d'une et ils ne sortirent que quand c'était nécessaire. Les semis et les arbres fruitiers, eux, furent gelés. On sema des céréales de printemps et des légumineuses, mais la récolte fut insuffisante, tout comme celle de 1710. Le curé de Saffres le note comme tous ses contemporains : la nourriture devint hors de prix. Notre homme souligne la responsabilité des gouvernants dans ce processus : Louis 14 s'entêtait dans la guerre de succession d'Espagne et demandait toujours plus d'efforts financiers à une population exsangue. Mais pour le curé, aucun doute sur la cause essentielle : la crise était une épreuve envoyée par Dieu, une punition pour des débauches antérieures. Les débauches de qui ? Ça, il ne le précise pas. Son évêque ne le lui a pas dit.

Regardez les chiffres dans les pages suivantes : ce n'est pas en 1709 qu'il y eut le plus de morts, morts de faim ou de maladie car toujours disettes et épidémies allaient de pair dans les campagnes ; c'est à l'automne 1710 que le pic fut atteint comme le relate le registre du curé de La Roche-en-Brenil (bourg d'environ deux milliers d'habitants à l'époque). Les comptes de 1704 à 1710 ne laissent pas de doute là-dessus (pages 7 et 8). On peut même avoir une réponse à la question : « Quelle classe d'âge fut la plus touchée : les enfants, les adultes ou les vieillards ? ». Elle se trouve page 9 ; de juillet à décembre 1710 ce sont les plus jeunes qui furent frappés. Les anciens beaucoup moins ; les organismes adultes à la campagne étaient entraînés à de sévères restrictions alimentaires périodiques. Mais une fois de plus, les séquelles psychologiques chez les survivants ont dû être plus importantes que les disparitions prématurées d'enfants, phénomène habituel à l'époque.

Et face aux virus, ils faisaient comment ? Des processions ?

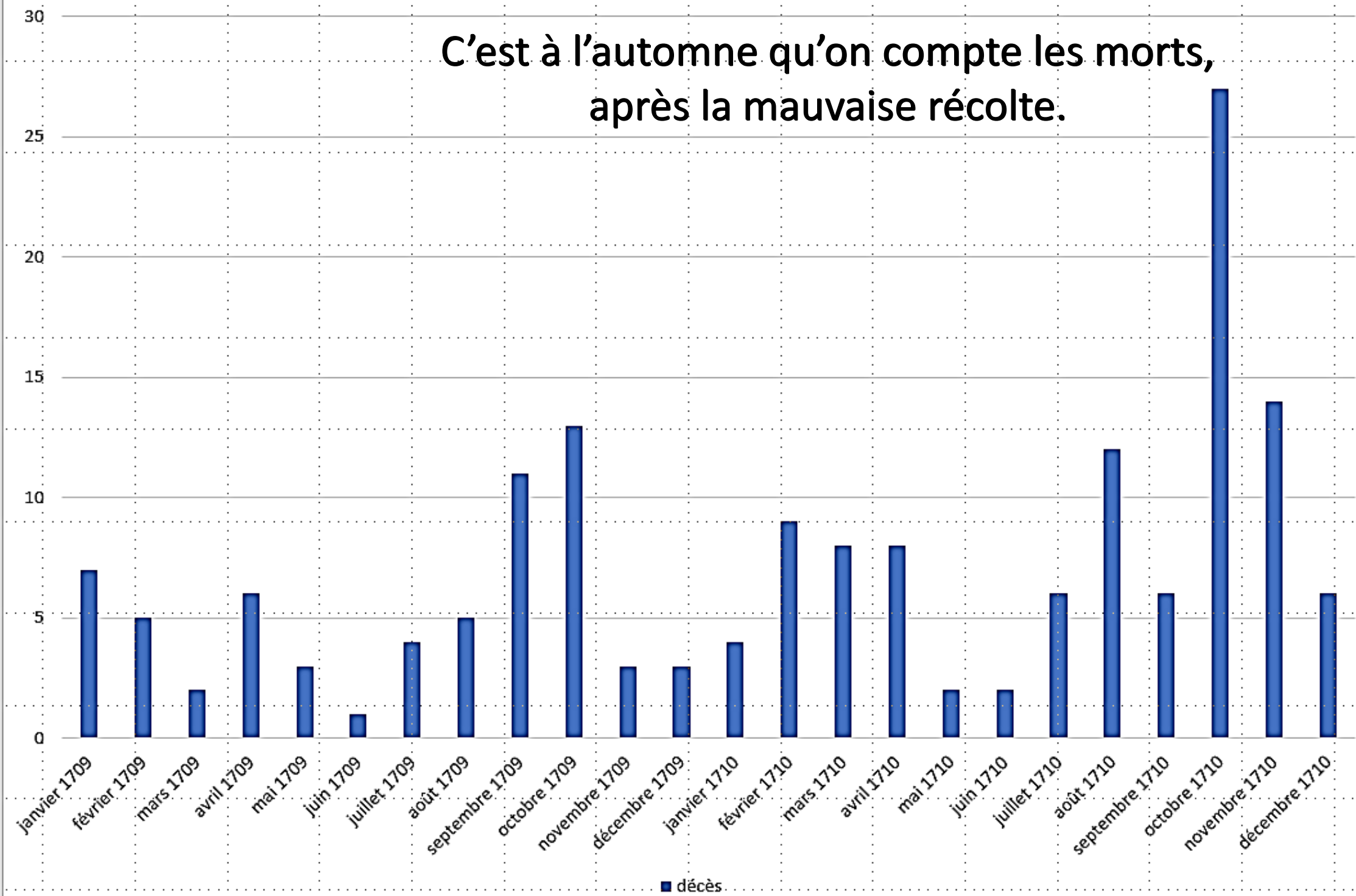
La Roche-en-Brenil _ 1704 – 1710 _ BMS

Les gens meurent et
les femmes ont moins d'enfants.



La Roche-en-Brenil 1709-1710 _ décès

C'est à l'automne qu'on compte les morts,
après la mauvaise récolte.

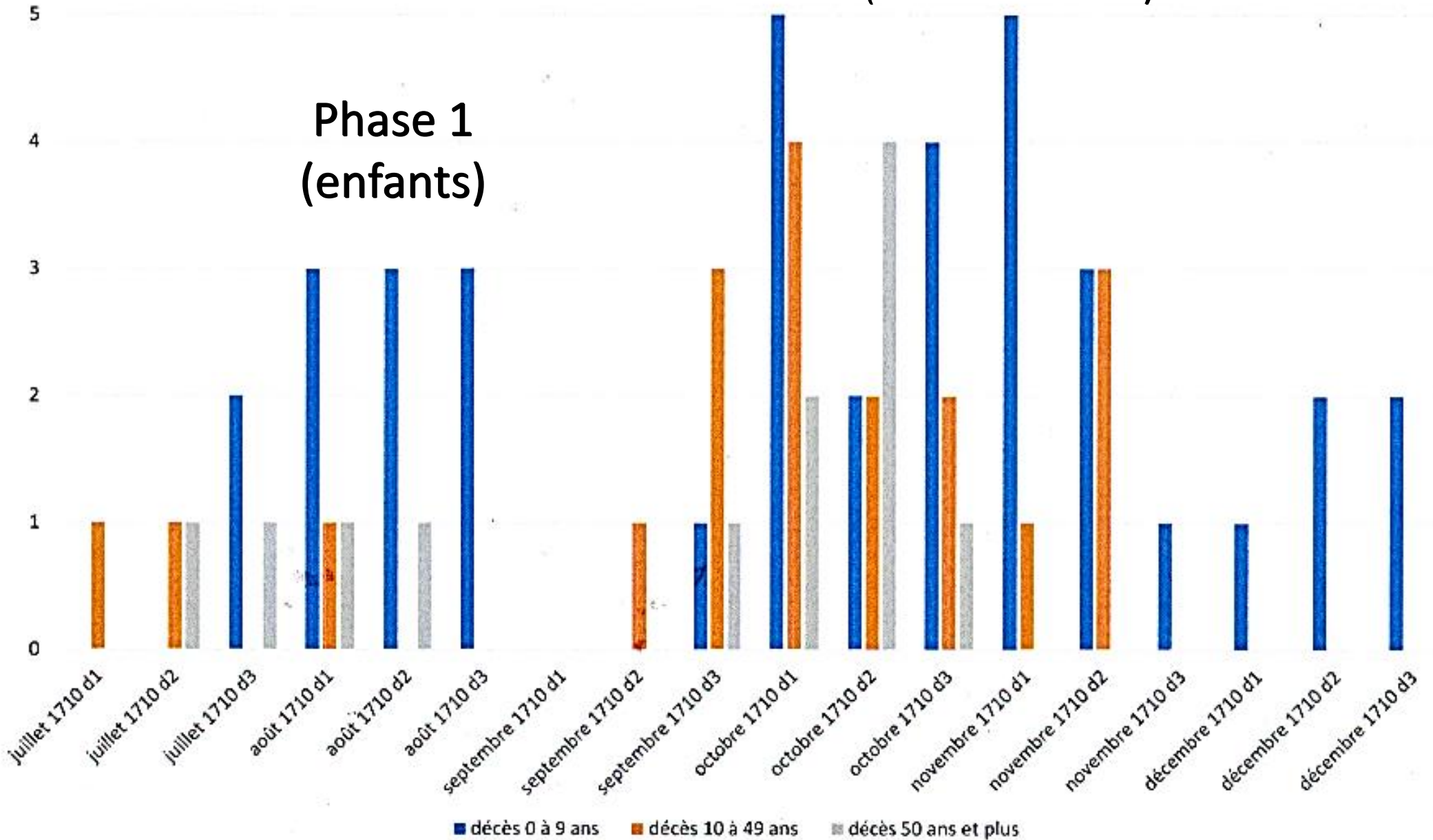


La Roche-en-Brenil 1710 _ décès _ classes d'âge

La présentation par décades de juillet à décembre 1710 montre qu'il y a eu deux périodes critiques : la première à la fin de juillet et en août pour les enfants et la seconde de septembre à décembre pour les enfants et les adultes « jeunes ». Deux épidémies favorisées par la malnutrition ?

**Phase 1
(enfants)**

Phase 2 (enfants et adultes)



Corona quoi ? Le fléau des maladies contagieuses à Saulieu.

Saulieu au 18^e siècle était un bourg installé le long d'une route importante avec, tout autour, des hameaux et des fermes que l'on appelait le « plat pays ». Au total quelque 2500 habitants. Par la route arrivait un flot continu de voyageurs qui procuraient au commerce local des revenus importants. Souvent, la diligence y déposait un « enfant de l'hôpital de Paris », un petit parisien abandonné que l'on dirigeait vers une nourrice des environs. Bref, toutes les conditions étaient réunies pour que la redistribution des bactéries et autres virus pathogènes s'opère en continu dans les deux sens, vers Saulieu et hors de Saulieu. **Et ça marchait super bien.**



Il faut éviter tout anachronisme. Ce n'est qu'en 1796 que Jenner démontra la possibilité d'une immunisation contre la variole. Le curé de Saulieu qui décrivit en 1781 les ravages de ce qu'il nomme ci-contre « *la petipneumonie putride* » et ailleurs « *la petite pneumonie* » ne savait donc rien de précis, de scientifique, sur les causes profondes de cette maladie. Par contre, il savait en reconnaître les symptômes et il était conscient de la nécessité de casser la chaîne de transmission.

Lisez l'acte ci-dessous :

Morts. 34

Nota. La petipneumonie putride a fait cette année bien des ravages, & presque double le nombre de morts.

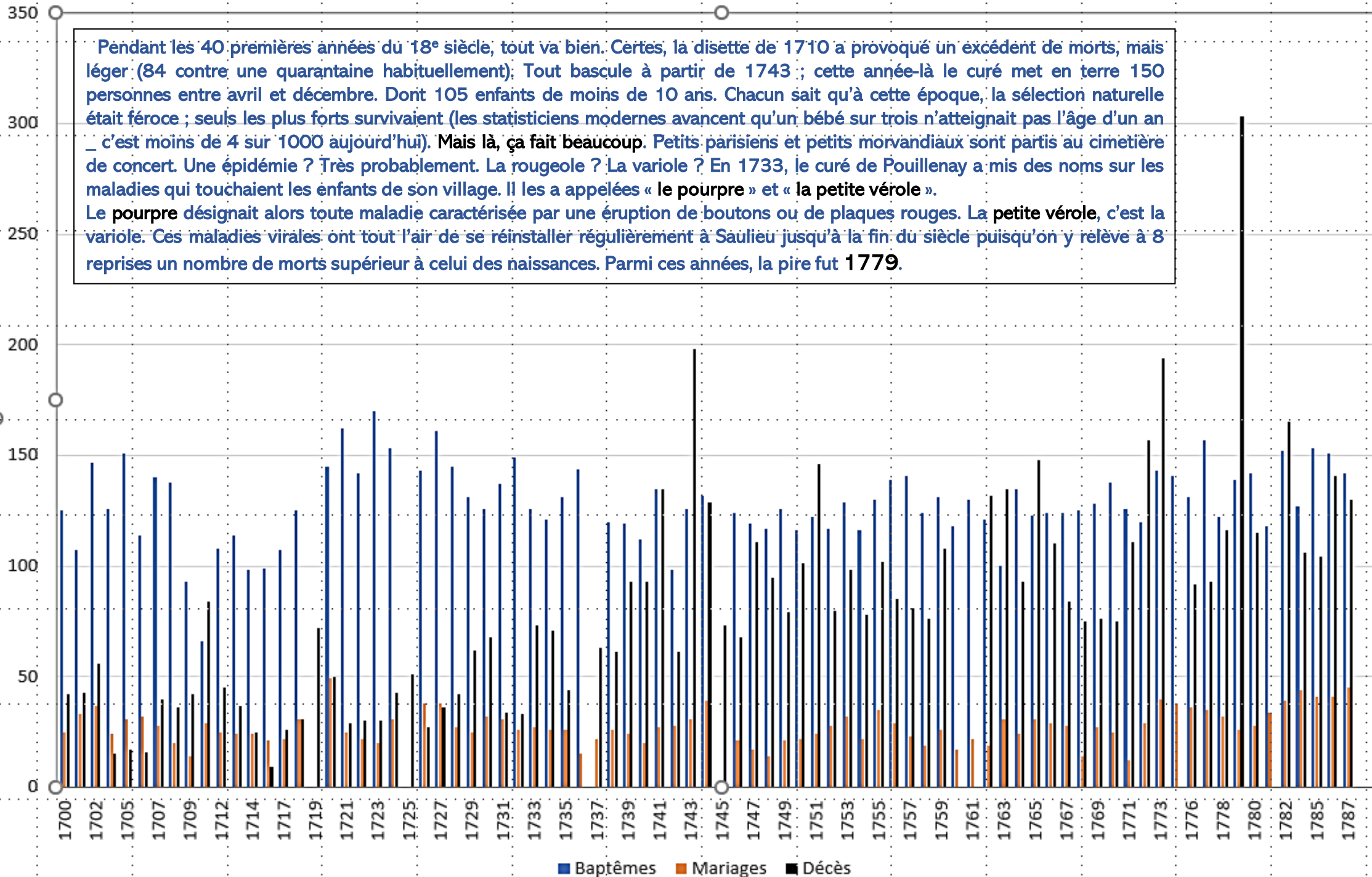
Le sieur *[Signature]*
 1779 a été inhumé au cimetière St Saturnin
 D'elle française Bailly épouse de Jean Nicolas Martin
 Bourgeois de Saulieu morte le même jour âgée de cinquante
 et un ans et munie des sacrements des sacrements de
 l'église l'inhumation a été faite au presbytère le
 jour de la mort pour éviter la contagion et suivant
 la permission accordée par M^r le Lieutenant Civil au
 Bailliage de cette ville et marge de requête lui présentée
 à cette Presens à l'inhumation des Epoux de ce George
 14 septembre 1779 *[Signature]*

Le 6 septembre 1779, le lieutenant civil du baillage de Saulieu fut saisi d'une requête urgente. Il délivra aussitôt l'autorisation de mettre en terre sans plus attendre le corps de Françoise Bailly, épouse de Jean Nicolas Martin, bourgeois de Saulieu. Pourquoi tant de hâte ? Le registre est explicite : « *par crainte de contagion* ». On avait donc bien admis la dangerosité d'un malade ou d'un cadavre pour les survivants et donc l'importance des précautions à prendre.

Quelle était la situation à Saulieu dans les années 1700 ?

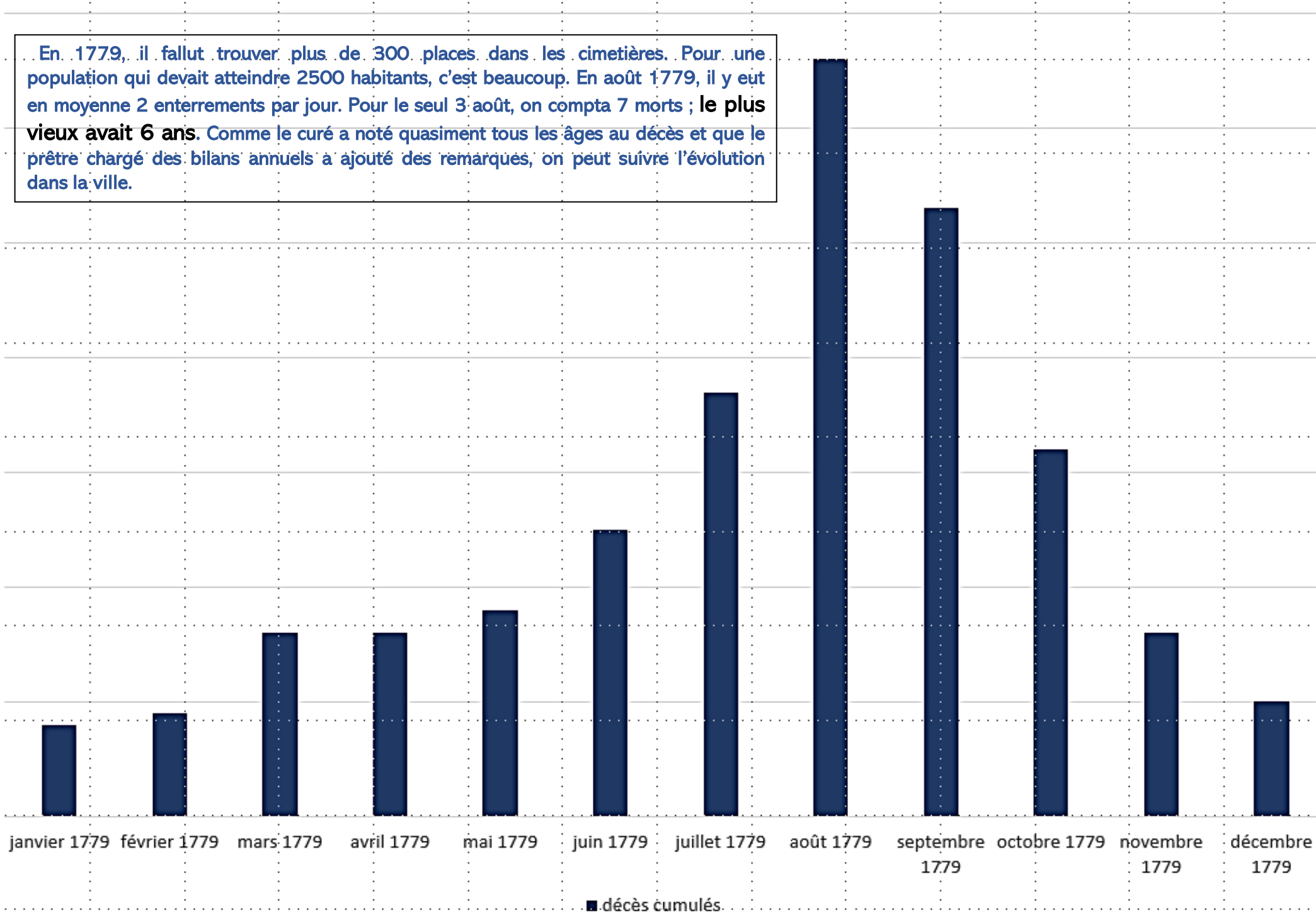
Saulieu 1700 / 1787

Pendant les 40 premières années du 18^e siècle, tout va bien. Certes, la disette de 1710 a provoqué un excédent de morts, mais léger (84 contre une quarantaine habituellement). Tout bascule à partir de 1743 ; cette année-là le curé met en terre 150 personnes entre avril et décembre. Dont 105 enfants de moins de 10 ans. Chacun sait qu'à cette époque, la sélection naturelle était féroce ; seuls les plus forts survivaient (les statisticiens modernes avancent qu'un bébé sur trois n'atteignait pas l'âge d'un an _ c'est moins de 4 sur 1000 aujourd'hui). Mais là, ça fait beaucoup. Petits parisiens et petits morvandiaux sont partis au cimetière de concert. Une épidémie ? Très probablement. La rougeole ? La variole ? En 1733, le curé de Pouillenay a mis des noms sur les maladies qui touchaient les enfants de son village. Il les a appelées « le pourpre » et « la petite vérole ». Le pourpre désignait alors toute maladie caractérisée par une éruption de boutons ou de plaques rouges. La petite vérole, c'est la variole. Ces maladies virales ont tout l'air de se réinstaller régulièrement à Saulieu jusqu'à la fin du siècle puisqu'on y relève à 8 reprises un nombre de morts supérieur à celui des naissances. Parmi ces années, la pire fut 1779.



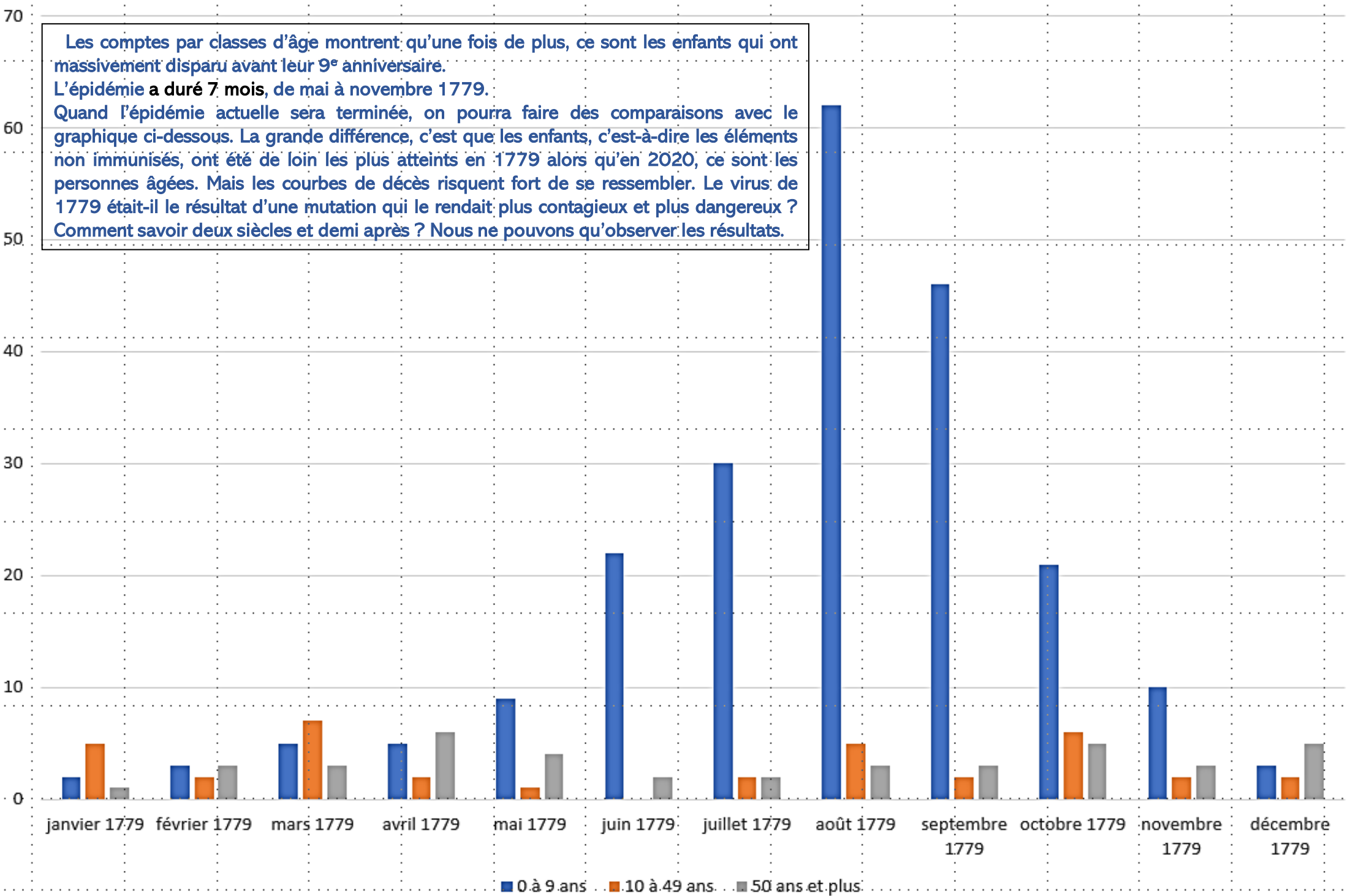
décès cumulés saulieu 1779

En 1779, il fallut trouver plus de 300 places dans les cimetières. Pour une population qui devait atteindre 2500 habitants, c'est beaucoup. En août 1779, il y eut en moyenne 2 enterrements par jour. Pour le seul 3 août, on compta 7 morts ; le plus vieux avait 6 ans. Comme le curé a noté quasiment tous les âges au décès et que le prêtre chargé des bilans annuels a ajouté des remarques, on peut suivre l'évolution dans la ville.



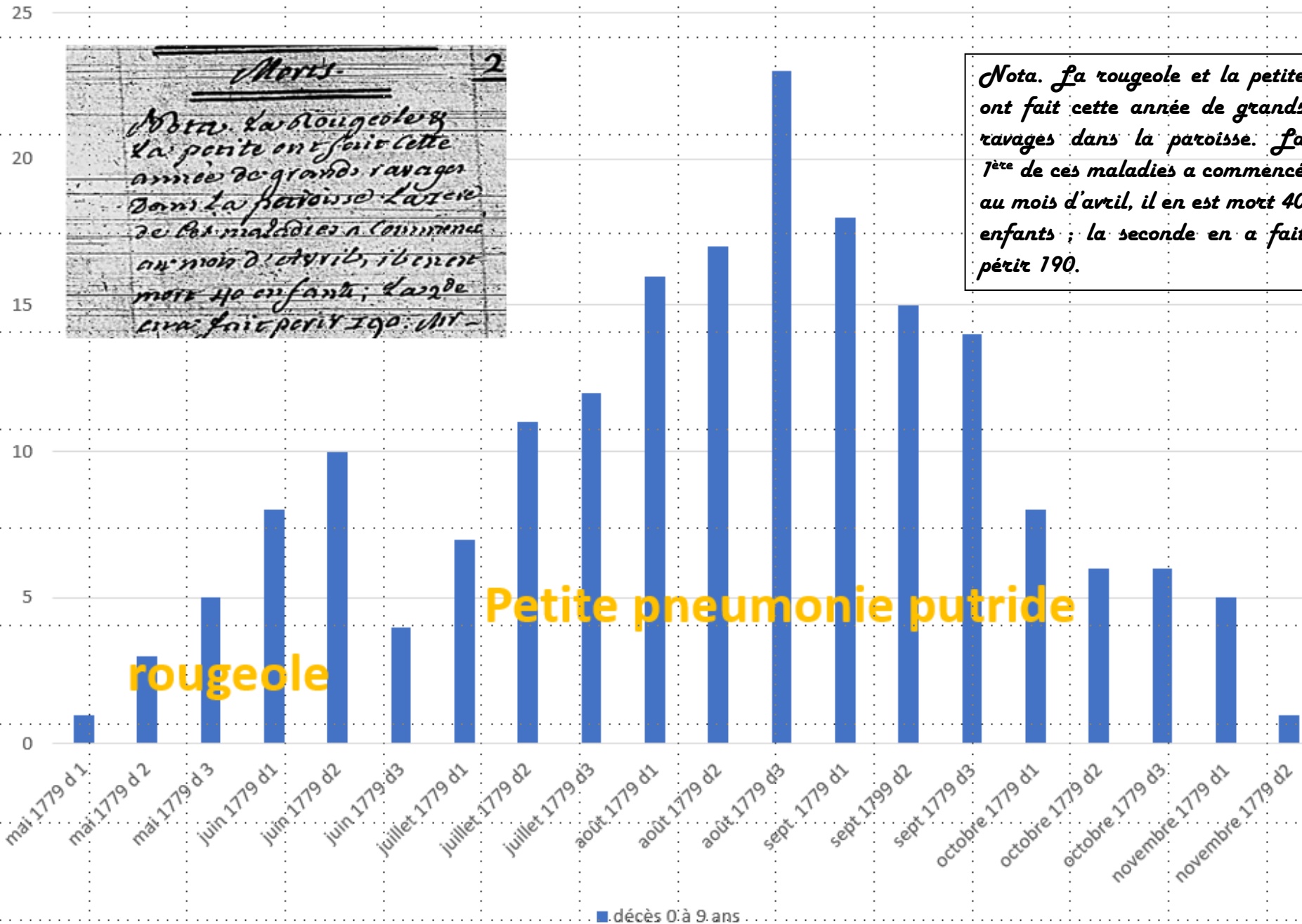
Saulieu 1779 _ décès _ classes d'âge

Les comptes par classes d'âge montrent qu'une fois de plus, ce sont les enfants qui ont massivement disparu avant leur 9^e anniversaire.
L'épidémie a duré 7 mois, de mai à novembre 1779.
Quand l'épidémie actuelle sera terminée, on pourra faire des comparaisons avec le graphique ci-dessous. La grande différence, c'est que les enfants, c'est-à-dire les éléments non immunisés, ont été de loin les plus atteints en 1779 alors qu'en 2020, ce sont les personnes âgées. Mais les courbes de décès risquent fort de se ressembler. Le virus de 1779 était-il le résultat d'une mutation qui le rendait plus contagieux et plus dangereux ? Comment savoir deux siècles et demi après ? Nous ne pouvons qu'observer les résultats.



En zoomant sur les mois concernés et en tenant compte des remarques du curé, on distingue en fait deux phases épidémiques : de début mai jusqu'au 20 juin, c'est la rougeole qui a fait des dégâts. Survient aussitôt après ce que le curé nomme ci-dessous « la petite » et plus loin « la petite pneumonie putride ». A-t-on essayé de protéger les enfants ? Bien sûr. Avec les moyens du bord, comme aujourd'hui. Comment confiner les gens dans un espace aussi réduit que celui des milieux urbains du 18^e siècle ? C'était plus facile dans les fermes du voisinage où il semble bien qu'il y ait eu moins de morts.

1779 Saulieu _ décades _ décès 0 à 9 ans

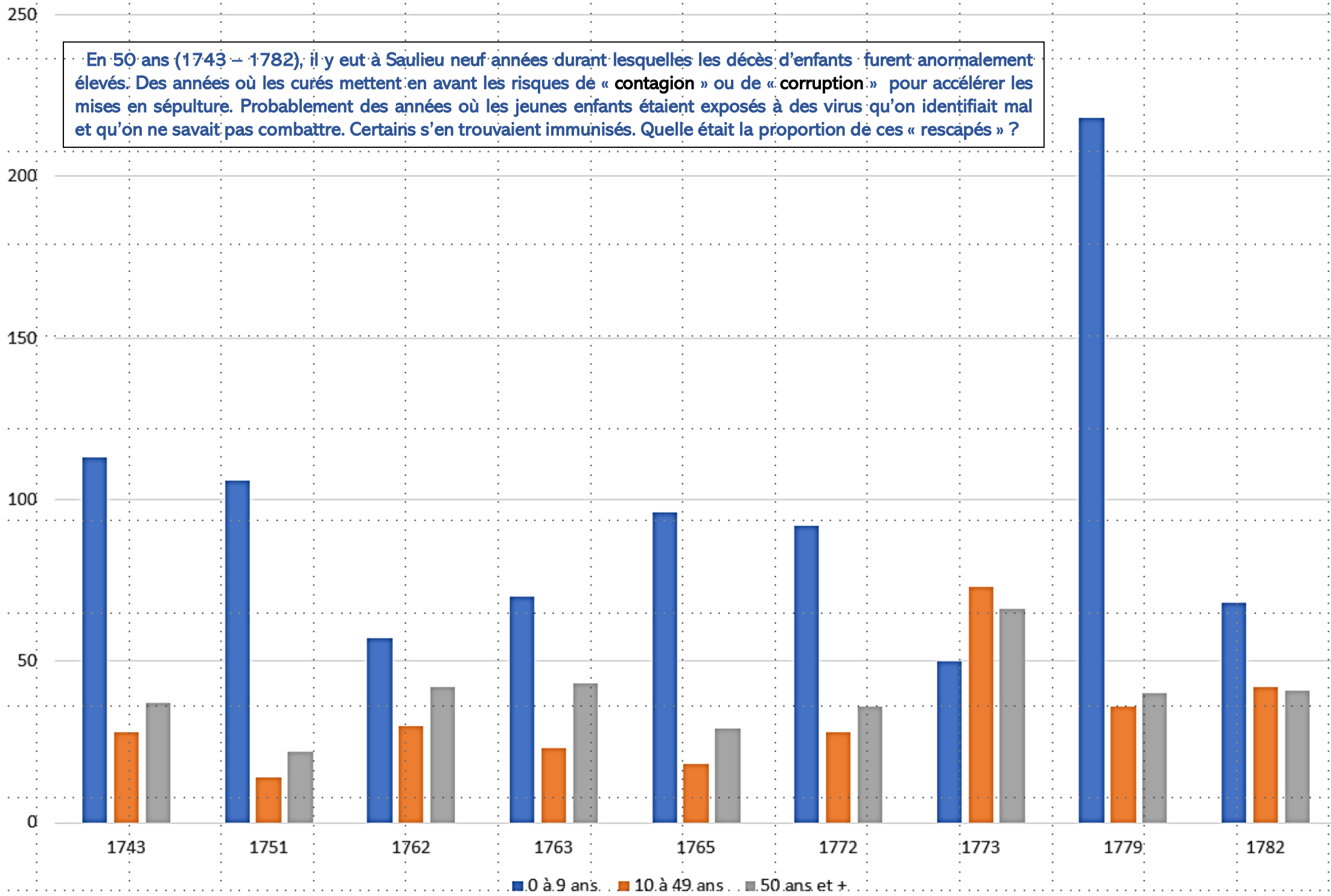


Moris. 2
Nota. La rougeole & la petite ont fait cette année de grands ravages dans la paroisse. La 1^{re} de ces maladies a commencé au mois d'avril, il en est mort 40 enfants; la 2^e de ces fait périr 190. M.

Nota. La rougeole et la petite ont fait cette année de grands ravages dans la paroisse. La 1^{re} de ces maladies a commencé au mois d'avril, il en est mort 40 enfants; la seconde en a fait périr 190.

Saulieu: 1743 / 1782 _ décès _ classes d'âge

En 50 ans (1743 – 1782), il y eut à Saulieu neuf années durant lesquelles les décès d'enfants furent anormalement élevés. Des années où les curés mettent en avant les risques de « contagion » ou de « corruption » pour accélérer les mises en sépulture. Probablement des années où les jeunes enfants étaient exposés à des virus qu'on identifiait mal et qu'on ne savait pas combattre. Certains s'en trouvaient immunisés. Quelle était la proportion de ces « rescapés » ?

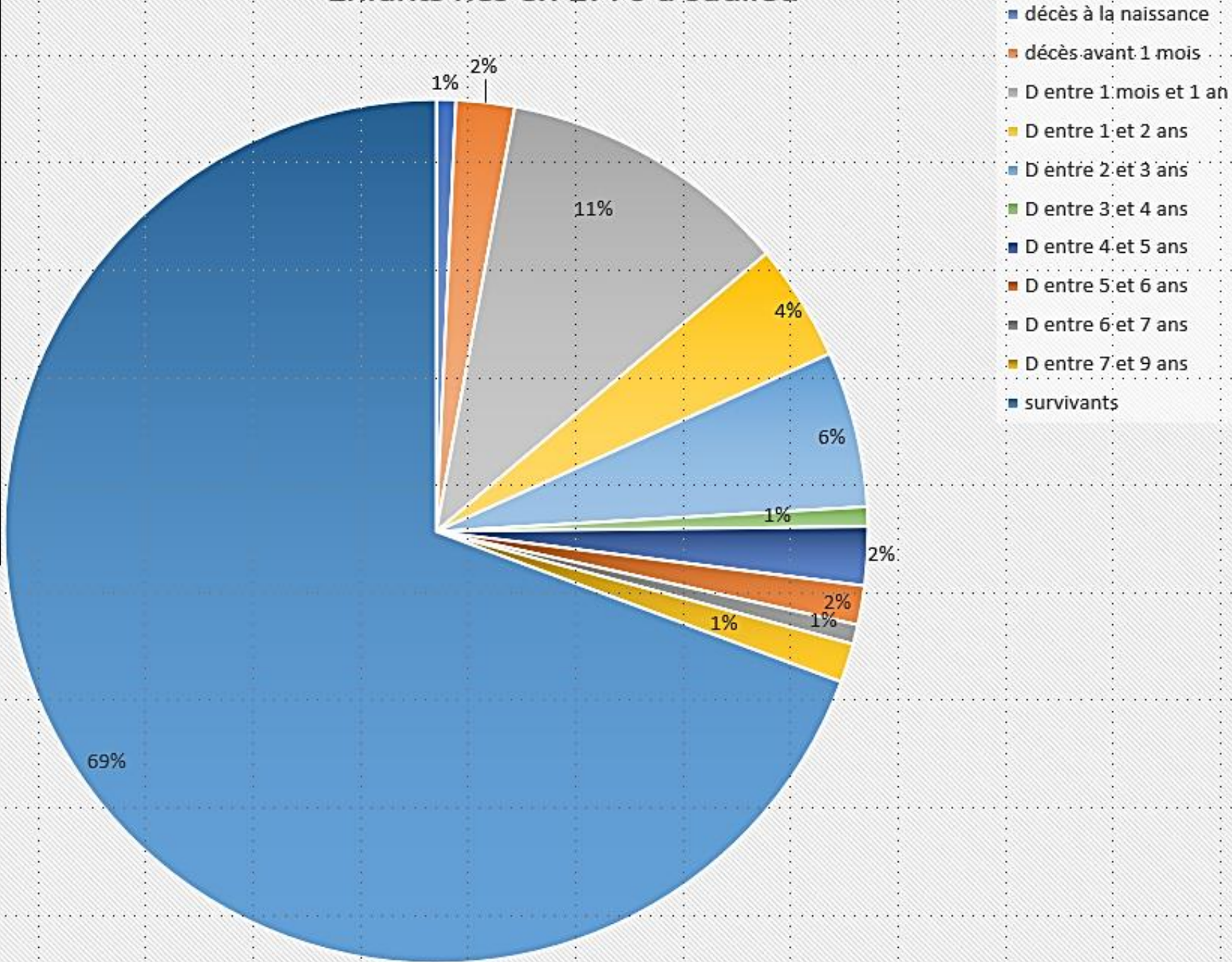


Voilà ce qui est arrivé aux nouveau-nés de 1770.

Seulement 14 % des enfants nés en 1770 n'ont pas atteint l'âge d'un an. On est loin du tiers de décès dont on a parlé plus haut. On n'arrive même pas à ce tiers en ajoutant les décès avant 9 ans.

Ces enfants ont probablement subi une contagion virale en 1772 et 1773 et cela a effectivement provoqué quelques dégâts en 1772. Mais ensuite rien à signaler ; la terrible épidémie de 1779 ne les a pas concernés.

Enfants nés en 1770 à Saulieu



EPIDÉMIES 1779 SAULIEU

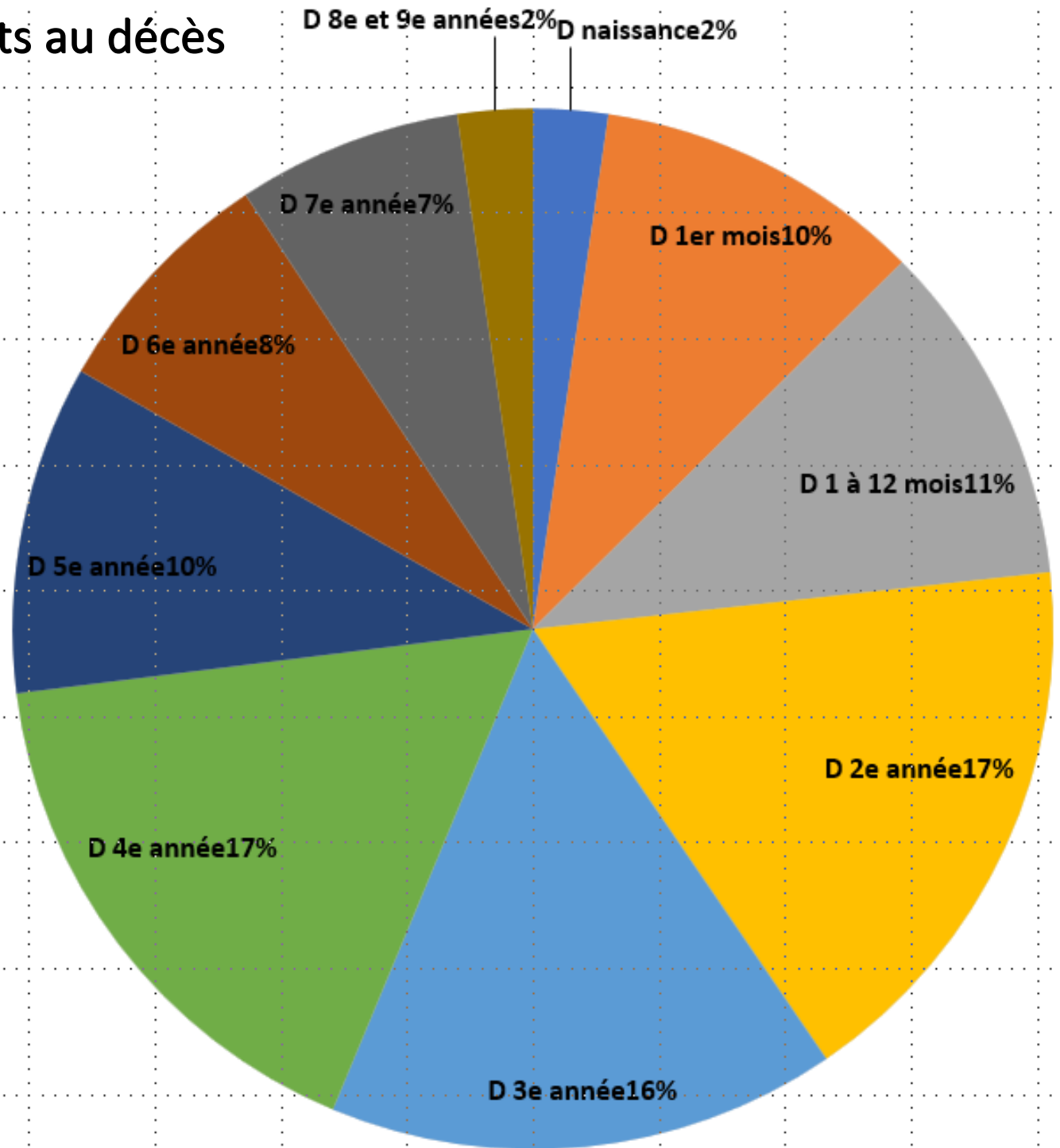
Âge des enfants au décès

L'épidémie de 1779 a entraîné une surmortalité des enfants nés cette année-là (23 % au lieu des 14 % de 1770). Elle a surtout massivement expédié au cimetière les enfants de 2 à 5 ans, c'est-à-dire ceux qui étaient jusque là passés à côté d'un épisode de contagion virale ; ceux-là représentent plus des 2 tiers du total.

On en revient donc, sans preuves scientifiques, à ces idées d'immunisation acquise et de virus plus « méchant » certaines années.

Les enfants d'aujourd'hui semblent naître, par bonheur, avec une protection garantie contre le Covid-19. C'est la grande différence avec le virus de 1779. La recherche scientifique moderne trouvera tôt ou tard traitement et vaccin contre le virus apparu en Chine, mais on n'en aura pas fini pour autant avec les virus. Avez-vous en tête la fin de « La guerre des mondes » : les envahisseurs venus de Mars n'y résistent pas aux microbes terriens ; ce sont eux qui sauvent l'humanité de la destruction. Les Martiens de 1898 avaient donc des lacunes dans leurs connaissances. Ou alors, trop occupés à détruire, ils n'ont pas pris le temps d'identifier le danger qui menaçait leur propre civilisation. C'est bêta : ils savaient réduire en cendres les plus gros cuirassés britanniques, mais leur budget de recherche médicale était trop limité.

Et le nôtre, on va l'augmenter ? Ou bien on va reprendre la course aux armements ?



Sombres bilans : la peste survenue dans nos régions à la fin du moyen âge y a fait des ravages pendant des siècles. Rougeole et variole étaient autrefois la terreur des parents. L'expression « avoir une peur bleue » est à mettre en rapport avec le choléra qui donne une allure cyanosée au corps des mourants ; cette toxi-infection due à une bactérie cause encore 100 000 morts par an aujourd'hui ; au 19^e siècle, la France a été atteinte dès 1832 et la pandémie de 1854 y a causé près de 150 000 décès. Qu'on a oubliés. Plus récemment, la grippe dite « espagnole », due à un sous-type H1N1 de la grippe A, causa au moins 20 millions de morts en 1918 et 1919. Pourquoi ce virus a-t-il disparu en 1919 pour ne réapparaître ensuite que sous des formes moins virulentes ? Mystère. Ce qu'on sait, c'est que l'espace entre deux pandémies grippales était d'une cinquantaine d'années aux 18^e et 19^e siècles ; il est maintenant réduit de moitié, sans doute à cause de l'accroissement de la population, de l'urbanisation et de l'accélération des échanges.

Le taux de létalité de la grippe espagnole est estimé à 2 % ; le Covid-19 a un taux supérieur, mais sa dangerosité n'est pas la même pour tous ; il semble quasiment inoffensif pour les enfants alors qu'il est très dangereux pour les personnes âgées de plus de 70 ans et surtout pour les plus de 80 ans. La problématique essentielle aujourd'hui est donc celle du dépistage des personnes touchées puisqu'on peut ne manifester aucun signe de maladie et néanmoins la transmettre. Si le dépistage général n'est pas effectué (pour empêcher ces transmissions), il ne restera plus qu'à isoler durablement les personnes fragiles (pour éviter les contagions). Ou à se défausser sur ceux qui les soignent.

Des héros du quotidien, il y en avait déjà à Saulieu en 1773. Le 17 septembre de cette année-là mourut Antoine Bauzon, docteur en médecine. Il avait 45 ans, était père de 10 enfants et venait de perdre son épouse. Sa mort, dit le curé, « a été le fruit de ses travaux auprès des pauvres malades ». L'épidémie de 1773 a eu raison de son dévouement pour les contagieux de l'hôpital.

Je ne trouve pas la rue Bauzon à Saulieu. Je vois la rue Danton, la rue Carnot ; ah, quand même : il y a une rue Pasteur...



merci de votre courage !!!!!!!



Ce dix huit 9bre 1773 a été inhumé Monsieur Antoine Bauzon Conseiller du Roy, docteur en médecine & premier fabricant de la paroisse de Saturnin, lequel mourut hier âgé d'environ quarente cinq ans & neuf depuis six jours de femme dame Marie & père de dix enfants. La mort a été le fruit de ses travaux auprès des pauvres malades. il a reçu les sacrements de l'église. L'inhumation a été faite au cimetière de Saturnin en présence de vénérable Monsieur Perrin Chanoine de l'insigne église Collegiale de la docteur de cette église, de François Lescoeur aussi fabricant de cette église & sous signé.

(Signature)

(Signature)